

MARIANNETTE

Version alsacienne (trad. de l'allemand)

Il était une fois un garde-forestier et sa femme qui avaient une fille. Le garde-forestier mourut encore

jeune. Mais sa femme était très belle de sa personne et elle avait une auberge. Et beaucoup de jeunes seigneurs venaient chez elle pour se désennuyer avec elle. Quant à sa fille, elle grandit et

devint encore beaucoup plus belle que sa mère. Et les gens qui venaient préféraient parler à la fille

plutôt qu'à la mère. Mais la fille, elle, était une enfant sage.

Alors sa mère la prit secrètement en haine et songea à la faire tuer. Un beau jour elle dit à son valet

Jean :

— Prends Mariannette, va dans la forêt, et tue-la. Il fut effrayé et dit :

— Ah, comment pourrais-je faire cela, tuer Mariannette, une fille si sage

Mais elle lui promit :

— Si tu le fais, je t'épouserai.

Et il répondit :

— Si c'est ainsi, je veux le faire.

Et elle lui dit encore :

— Pour preuve tu dois me rapporter ses deux mains. Le jour suivant le valet dit à la fille :

— Viens avec moi dans la forêt, nous irons chercher du bois mort.

Et elle vint avec lui. Comme ils avançaient loin dans la forêt, elle dit :

— Je ne sais pas, Jean, tu vas si loin dans la forêt que nous ne pourrons plus en sortir.

Il lui répondit :

— Tu n'as plus besoin de t'occuper du bois mort ; je dois te tuer maintenant.

Alors elle eut grand'peur et l'implora :

— Ah Jean, tu ne vas tout de même pas faire cela ! Mais il dit :

— Ta mère le veut ainsi.

Et elle dit :

— Ah, si c'est ma mère qui a ordonné cela, alors, laisse-moi partir ; je ne lui reviendrai plus sous

les yeux.

Il dit :

— Mais oui, chère Mariannette, mais en preuve je dois rapporter tes deux mains.

Elle dit :

— Tranche-les donc et laisse-moi partir.

Et il lui trancha les deux mains et lui fit encore un bon pansement et la laissa partir.

Elle continua maintenant son chemin, endurant de grandes douleurs, toujours plus loin dans la forêt.

Enfin elle vit un beau château et à côté un beau jardin avec toutes sortes de fruits en espalier. Et elle

songea d'y entrer à la dérobée pendant la nuit pour en manger. Quand il fit nuit et que tout fut calme, elle se glissa dans le jardin et mangea de ces fruits. Mais comme elle n'avait pas de mains, elle

dut mordre dedans. Le matin suivant, quand le jeune roi fit une promenade dans le jardin, il vit que

tous les fruits étaient entamés. Alors il dit à ses serviteurs :

— Une bête féroce s'est trouvée dans le jardin ; cette nuit vous devez faire mieux attention.

Elle revint ; mais ils ne la découvrirent point. Le matin suivant, quand le roi fit de nouveau sa promenade, il vit encore davantage de traces de dents. Il se mit en colère et dit :

— Cette fois-ci je veux veiller moi même.

Autour de minuit il entendit quelque chose. Il interpella :

— Qui va là ? Si c'est un être humain, réponds ; si c'est une bête, je tire.

Sur cela il entendit, tout bas, des sanglots et il y courut. Quand il y parvint, tenez ! — c'était une

femme. Il laissa tombé son fusil et lui demanda pourquoi donc elle allait dans le jardin et pourquoi

elle ne cueillait pas les fruits. Elle répondit, parce qu'elle n'avait pas de mains. Il l'emmena et la fit

manger et boire. Elle lui raconta tout et il s'étonna beaucoup de sa beauté.

Le matin il entra chez ses parents et leur dit :

— J'ai capturé la bête cette nuit ; mais jamais de ma vie je n'ai vu bête si belle.

Et ils dirent :

— Montre nous la donc !

Et il la fit entrer. Lorsqu'ils l'aperçurent, ils s'effrayèrent de sa beauté et l'idée leur vint qu'il pourrait

bien la prendre en affection. Il dit :

— Je la prendrai pour femme.

Mais ils s'y opposèrent et dirent :

— Comme elle n'a pas de mains, tu te lasserai d'elle. Il répondit :

— Pour cela je peux lui donner des servantes.

Et il se maria avec elle, et ils vécurent ensemble paisiblement, et les parents l'aimaient aussi.

Mais comme ils étaient mariés depuis une année à peine, il arriva qu'il dut partir en guerre. Elle était

enceinte et donna le jour à deux fils. Et on le lui fit savoir. Mais il reçut une fausse lettre qui lui

annonça la naissance de deux chiens. Il répondit qu'on les laisse aller jusqu'à ce qu'il revienne. Alors il

en choisirait le meilleur. Mais cette lettre, elle ne la reçut pas non plus. A sa place elle en reçut une

autre — qu'on fasse tuer les deux fils et elle, qu'on la fasse brûler. Lorsqu'elle reçut cette lettre, et la

lut, elle s'évanouit, et les parents prirent peur. Lorsqu'elle revint à elle, elle demanda ce qu'il y avait,

et leur donna la lettre. Et ils s'effrayèrent et se mirent en colère contre leur fils ; car ils aimait bien

Mariannette. Elle leur demanda de lui laisser la vie, elle irait dans la forêt et n'en reviendrait plus à la

lumière du jour. Alors ils lui préparèrent une double poche pour qu'elle puisse accrocher les deux

enfants, l'un sur le dos, l'autre sur la poitrine, et ils la laissèrent partir et lui donnèrent encore beaucoup d'argent.

Elle alla, alla — toujours plus loin. Enfin elle arriva à une rivière. Alors elle détacha ses enfants pour

laver les couches et elle les saisit avec ses moignons et les rinça. Comme elle les rinçait ainsi, deux

hommes, Pierre et Lazare, cheminaient de l'autre côté. Et Pierre dit à Lazare :

— Oh, la pauvre ! Ne serait-ce pas bien, si elle avait de nouveau ses deux mains !

Alors ils s'approchèrent d'elle et lui demandèrent si elle ne voulait pas avoir de nouveau ses deux

mains. Elle répondit qu'elle remercierait le Seigneur si cela pouvait être à nouveau. Et ils lui rendirent

ses deux mains. Elle les remercia et dit :

— Maintenant je m'en irai travailler jusqu'à ce que le sang me jaillisse des doigts.

Mais ils dirent :

— Non, c'est ici, en cet endroit, que vous devez rester, et nous vous construirons une chaumière, et c'est ici que vous retrouverez votre bonheur.

Alors elle dit :

— Je veux donc rester ici.

La guerre aussi avait pris fin maintenant et son mari en revint sain et sauf. Mais lorsqu'il entra dans la

cour, aucun serviteur ne le salua. Et quand il arriva au château, son père et sa mère étaient assis là et

lui montrèrent des visages fermés. Il demanda pourquoi. Ils répondirent :

— Qui pourrait te saluer, alors que tu as fait tuer ta femme et tes enfants innocents !

Entendant ces mots il s'évanouit. Quand il revint à lui, il demanda, si elle n'était plus en vie. Ils

répondirent qu'ils ne le savaient pas, qu'elle avait dit qu'elle irait dans la forêt et qu'elle n'en reviendrait plus à la lumière du jour. Et il s'évanouit encore une fois. Ensuite il leur montra sa lettre.

Alors ils comprirent que tout avait été faux.

Maintenant il envoya des lettres dans toutes les terres pour retrouver Mariannette. Mais il n'apprit

rien d'elle et il en éprouva un grand chagrin. Mais il arriva un jour où il s'en alla à la chasse avec ses

serviteurs. Il se sépara un peu des autres et arriva à une chaumière. Mariannette était à la fenêtre. Il

songea qu'il pourrait croire que c'était là sa femme, si elle n'avait pas eu ses 'nain Il se trouvait aussi

un petit banc devant la chaumière. Il demanda s'il lui serait permis de s'y reposer. Elle le lui permit ;

mais elle avait peur. Au bout d'un moment qu'il était couché sur le banc, il laissa glisser un bras à

terre. Elle dit à Pierre :

— Va et relève le bras de ton père pour qu'il ne se fatigue pas tant.

Pierre dit :

— Mais tu nous dis que notre père est au ciel.

Elle répondit :

— Oui, mon enfant, mais celui-ci est ton père sur terre.

Et il laissa encore glisser la jambe. Alors elle parla de la même manière à Lazare, et il l'interrogea

pareillement. Mais maintenant il ne put se retenir plus longtemps, il se leva promptement et lui

demanda si elle était vraiment Mariannette. Et elle dit : « Oui ». Alors il la serra sur son cœur et

pleura très fort, et elle aussi. Il lui demanda comment elle avait retrouvé ses mains, et elle le lui dit.

Et il lui raconta que tout avait été faux dans les lettres.

Il monta à cheval et retourna vers ses serviteurs pour qu'ils aillent au château chercher une voiture. A

son retour tout le château et toute la ville étaient en liesse. Ils célébrèrent leurs noces à nouveau et y

invitèrent aussi sa mère. Elle se réjouit d'être invitée aux noces du roi et s'y rendit. Quand ils eurent

mangé, le roi dit :

— Maintenant chaque convié doit prononcer un jugement sur une femme capable de faire trancher les mains à sa fille. Et chacun dit son jugement. Quand ce fut son tour, elle dit :

— Tout ceci n'est pas assez ; une telle femme doit être à toute heure, pincée avec des tenailles rougies au feu et fustigée avec des verges ardentes.

Alors le roi dit :

— Voilà, maintenant tu as prononcé ton propre jugement. Et dès cette heure elle fut pincée avec des tenailles rougies au feu et fustigée avec des verges ardentes.

Traduit de : J. LEFFTZ, Elsässische Volksmärchen, Guebwiller, 1931, conte n° 7, pp. 38-43 : « Vom Mariannchen ».